

Texte 1 : Honoré de Balzac, Une Ténébreuse affaire, chapitre 1, 1841.

[Le récit s'ouvre sous le premier Empire, du temps de Napoléon Bonaparte. La police de l'Empire surveille les vastes forêts de Lorraine où se cachent des conspirateurs de familles nobles qui n'acceptent pas le pouvoir de Bonaparte. Michu administre le domaine d'une de ces familles.]

Chapitre Premier : Les chagrins de la police.

L'AUTOMNE de l'année 1803 fut un des plus beaux de la première période de ce siècle que nous nommons l'Empire. En octobre, quelques pluies avaient rafraîchi les prés, les arbres étaient encore verts et feuillés au milieu du mois de novembre. Aussi le peuple commençait-il à établir entre le ciel et Bonaparte, alors déclaré consul à vie, une entente à laquelle cet homme a dû l'un de ses prestiges ; et, chose étrange ! le jour où, en 1812, le soleil lui manqua, ses prospérités cessèrent. Le 15 novembre de cette année, vers quatre heures du soir, le soleil jetait comme une poussière rouge sur les cimes centenaires de quatre rangées d'ormes d'une longue avenue seigneuriale ; il faisait briller le sable et les touffes d'herbes d'un de ces immenses ronds-points qui se trouvent dans les campagnes où la terre fut jadis assez peu coûteuse pour être sacrifiée à l'ornement. L'air était si pur, l'atmosphère était si douce, qu'une famille prenait alors le frais comme en été. Un homme vêtu d'une veste de chasse en coutil vert, à boutons verts et d'une culotte de même étoffe, chaussé de souliers à semelles minces, et qui avait des guêtres de coutil montant jusqu'au genou, nettoyait une carabine avec le soin que mettent à cette occupation les chasseurs adroits, dans leurs moments de loisir. Cet homme n'avait ni carnier, ni gibier, enfin aucun des agrès qui annoncent ou le départ ou le retour de la chasse, et deux femmes, assises auprès de lui, le regardaient et paraissaient en proie à une terreur mal déguisée. Quiconque eût pu contempler cette scène, caché dans un buisson, aurait sans doute frémi comme frémissaient la vieille belle-mère et la femme de cet homme. Evidemment un chasseur ne prend pas de si minutieuses précautions pour tuer le gibier, et n'emploie pas, dans le département de l'Aube, une lourde carabine rayée.

« Tu veux tuer des chevreuils, Michu ? » lui dit sa belle jeune femme en tâchant de prendre un air riant.

Avant de répondre, Michu examina son chien qui, couché au soleil, les pattes en avant, le museau sur les pattes, dans la charmante attitude des chiens de chasse, venait de lever la tête et flairait alternativement en avant de lui dans l'avenue d'un quart de lieue de longueur et vers un chemin de traverse qui débouchait à gauche dans le rond-point.

« Non, répondit Michu, mais un monstre que je ne veux pas manquer, un loup cervier*.» Le chien, un magnifique épagneul, à robe blanche tachetée de brun, grogna. « Bon, dit Michu en se parlant à lui-même, des espions ! le pays en fourmille.»

Mme Michu leva douloureusement les yeux au ciel. Belle blonde aux yeux bleus, faite comme une statue antique, pensive et recueillie, elle paraissait être dévorée par un chagrin noir et amer.

*loup cervier : lynx.

Texte 2 : Georges Simenon, Les Fantômes du chapelier, chapitre I, 1948.

[En vingt jours, cinq vieilles femmes ont été assassinées, la nuit, dans les rues anciennes de La Rochelle.]

On était le 3 décembre et il pleuvait toujours. Le chiffre 3 se détachait, énorme, très noir, avec une sorte de gros ventre, sur le blanc cru du calendrier fixé à la droite de la caisse, contre la cloison en chêne sombre séparant le magasin de l'étalage. Il y avait exactement vingt jours, puisque cela avait eu lieu le 13 novembre - encore un 3 obèse sur le calendrier - que la première vieille femme avait été assassinée, près de l'église Saint-Sauveur, à quelques pas du canal.

Or, il pleuvait depuis le 13 novembre. On pouvait dire que, depuis vingt jours, il pleuvait sans interruption.

C'était le plus souvent une longue pluie crépitante et, quand on courait la ville, en rasant les maisons, on entendait l'eau couler dans les gouttières ; on choisissait les rues à arcades, pour être un moment à l'abri ; on changeait de souliers en rentrant chez soi ; dans tous les foyers, des pardessus, des chapeaux séchaient près du poêle, et ceux qui manquaient de vêtements de rechange vivaient dans une perpétuelle humidité froide.

Il faisait noir bien avant quatre heures et certaines fenêtres étaient éclairées du matin au soir.

Il était quatre heures quand, comme chaque après-midi, M. Labbé avait quitté l'arrière-magasin où des têtes de bois de toutes tailles étaient rangées sur les étagères. Il avait gravi l'escalier en colimaçon, dans le fond de la chapellerie*. Sur le palier, il avait marqué un temps d'arrêt, tiré une clef de sa poche, ouvert la porte de la chambre pour faire de la lumière.

Est-ce qu'avant de tourner le commutateur il avait marché jusqu'à la fenêtre, dont les rideaux en guipure, très épais, poussiéreux, étaient toujours clos ? Probablement, car il baissait habituellement le store avant d'allumer. A ce moment, il avait pu voir en face, à quelques mètres de lui à peine, Kachoudas, le tailleur, dans son atelier. C'était tellement près, la tranchée de la rue était si étroite qu'on avait l'impression de vivre dans la même maison.

L'atelier de Kachoudas, situé au premier étage, au-dessus de sa boutique, n'avait pas de rideaux. Les moindres détails de la pièce se dessinaient comme sur une gravure au burin, les fleurs de la tapisserie, les taches de mouches sur la glace, le morceau de craie plate et grasse qui pendait à une ficelle, les patrons en papier brun accrochés au mur, et Kachoudas, assis sur sa table, les jambes repliées sous lui, avec, à portée de la main, une ampoule électrique sans abat-jour qu'il rapprochait de son ouvrage à l'aide d'un fil de fer. La porte du fond, qui donnait dans la cuisine, était toujours entrouverte, pas assez, la plupart du temps, pour qu'on voie l'intérieur de la pièce. On devinait néanmoins la présence de Mme Kachoudas, car, de temps en temps, les lèvres de son mari remuaient. Ils se parlaient, d'une chambre à l'autre, en travaillant.

M. Labbé avait parlé aussi ; Valentin, son commis, qui se tenait dans le magasin, avait entendu un murmure de voix, des pas au-dessus de sa tête. Puis il avait vu redescendre le chapelier, d'abord les pieds finement chaussés, le pantalon, le veston, enfin le visage un peu mou, toujours grave, mais sans excès, sans sévérité, le visage d'un homme qui se suffit à lui-même, qui n'éprouve pas le besoin de s'extérioriser.

Avant de sortir, ce jour-là, M. Labbé avait encore passé deux chapeaux à la vapeur, dont le chapeau gris du maire, et, pendant ce temps, on entendait la pluie dans la rue, l'eau qui dévalait dans la gouttière et le léger sifflement du poêle à gaz dans le magasin.

Il y faisait toujours trop chaud. Dès qu'il arrivait le matin, Valentin, le commis, avait le sang à la tête, et l'après-midi sa tête devenait lourde ; il voyait parfois ses yeux brillants, comme fiévreux, dans les glaces fixées entre les rayons.

M. Labbé ne parla pas plus que les autres jours. Il pouvait rester des heures avec son employé sans rien dire.

Il y avait encore, autour d'eux, le bruit du balancier de l'horloge, et un dé clic à chaque quart d'heure. Aux heures et aux demies, le mécanisme se déclenchait mais, après un effort impuissant, s'arrêtait net : sans doute l'horloge comportait-elle à l'origine un carillon qui s'était détraqué.

*chapellerie : magasin de chapeaux.

Texte 3 : Pierre Magnan, Le Commissaire dans la truffière, chapitre 1, 1978.

[Grâce à sa précieuse truie Roseline, habile à découvrir des truffes qui se vendent très cher au moment de Noël, Alyre Morelon est un paysan heureux du village de Banon, en Provence. Roseline vient de trouver une truffe de belle qualité, ce qui remplit Alyre d'allégresse.]

Il s'agenouilla contre elle, embrassa la truie à deux reprises sur ses grosses joues soyeuses et elle était tellement contente de lui faire ce plaisir qu'elle le bouscula d'un coup de train et ils roulèrent tous deux enlacés, en un concert de rires et de grognements, sur la bénédiction de ce sol grumeleux, moitié air moitié terre, qui était leur mine d'or. « Fan de garce¹, Roseline ! Fais un peu attention, tu m'écrases ! »

Il se releva et empoigna le panier. L'air sentait, au loin, la soupe chaude. C'était l'heure. Des fumées descendaient du village, qui invitaient au retour.

L'un suivant l'autre, ils regagnèrent la lisière du bois de chênes. La route blanche et déserte montait vers Banon.

« Attends, Roseline, que je te remette quand même ton collier, cause des voitures... »

En réalité, ce collier, c'était une faveur² rosé qui enrubannait autrefois la grosse cloche en chocolat qu'Alyre avait offerte à son fils lorsque celui-ci avait huit ans. Et ce fils, comme Alyre, adorait Roseline qui lui gagnait la moitié, au moins, de ses études à Paris. Un jour, dans sa chambre, détachant du cadre du miroir cette faveur où les mouches depuis longtemps s'ébattaient, il avait dit à son père: « Tiens, tu la lui passeras autour du cou... En attendant que je la revoie. »

Ce collier, relié à une méchante ficelle, c'était pour la forme, car Roseline, consciente probablement de sa valeur marchande, ne divaguait jamais hors du bas-côté de la route.

Jamais... Pourtant, depuis l'été dernier tout de même, ça lui arrivait bien quelquefois, soudain, de se jeter à travers les chênes ou de foncer droit sous le couvert des lauriers. Et justement ce soir-là...

« Roseline ! Tu es folle ! Qu'est-ce que tu fais ? »

Elle venait, d'une brusque secousse, de lui arracher la ficelle des mains. Elle fuyait là-bas, vers cet amas de bronze liquide qui miroitait sous le vent du soir, en cliquetant comme les lances d'une armée en marche. C'est un gros bosquet de lauriers. Ils avaient gelé en 56³. Les uns étaient repartis du pied ; les autres sur les branches mortes. Toutes ces repousses, raides comme des balais, montent droit au ciel, pique contre pique, agitant les funèbres grelots de leurs fruits nocifs.

Alyre rattrapa Roseline à la lisière. Il s'y arrêta une seconde.

Comme chaque fois qu'il s'attardait à l'orée de cette laurière, il lui paraissait que l'air charroyait quelque bizarrerie nouvelle. Il lui sembla aussi qu'au plus profond du bois, une grosse voiture sombre était embusquée. Que faisait-elle là hors de tout chemin passant? Mais s'il fallait se « formaliser » de tout !...

Ils se remirent en route, l'un tirant l'autre, maugréant tous les deux. Alyre reprit sa récolte sur le talus aux herbes sèches.

Pour dissiper la désagréable impression qui avait ébranlé son optimisme, devant le mur des lauriers, il haussa son panier, pour en humer le parfum. Il déterrait des truffes depuis plus de quarante ans et jamais il ne s'était rassasié de cet arôme.

2 - faveur : mot ancien qui désigne un ruban.

1 - « fan de garce » : ce juron populaire provençal est ici affectueux - 56 : 1956.

I. Vous répondrez d'abord aux questions suivantes (6 points) :

Les trois textes sont des débuts de romans policiers. Analysez comment les auteurs jouent de l'incertitude du lecteur dans la présentation des personnages. (4 points)

Montrez que le texte 3 se distingue par un ton particulier qui permet au narrateur d'alléger l'atmosphère de son récit. (2 points)

II. Vous traiterez un de ces sujets au choix (14 points) :

Commentaire

Vous commenterez l'ouverture du roman *Les Fantômes du chapelier* de Georges Simenon (depuis le début jusqu'à "le besoin de s'extérioriser" ()) en vous aidant du parcours de lecture suivant :

- vous montrerez comment le narrateur installe une atmosphère angoissante autour de la boutique du chapelier ;

- vous montrerez que le climat ainsi créé nous prépare à repérer des éléments troublants dans le comportement du personnage principal.

Dissertation

Romans policiers, romans criminels : comment expliquez-vous que tant de lecteurs prennent plaisir à ce genre de récits où règnent pourtant par convention le mal, la violence et la mort ?

Vous répondrez à cette question de façon organisée et argumentée en vous référant à des exemples précis tirés des textes du corpus, d'œuvres étudiées en classe et de vos lectures personnelles.

Invention

Un ami vous reproche votre goût pour les romans policiers qui, selon lui, reproduisent les mêmes schémas : il y retrouve toujours un criminel insaisissable, un enquêteur obstiné et finalement victorieux, quelques fausses pistes pour faire durer artificiellement le suspense, une solution spectaculaire, un style banal...

En vous fondant sur les extraits proposés et sur les œuvres que vous avez pu étudier ou lire, vous rédigerez un dialogue animé où vos arguments élogieux à l'égard de la littérature policière s'opposeront aux blâmes de votre interlocuteur.

Vous ne signerez pas votre texte.